

## Recherches sociographiques



# Union des écrivaines et écrivains québécois, *Développement et rayonnement de la littérature québécoise : un défi pour l'an 2000*

Patrick Guay

Volume 38, numéro 1, 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057112ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057112ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Guay, P. (1997). Compte rendu de [Union des écrivaines et écrivains québécois, *Développement et rayonnement de la littérature québécoise : un défi pour l'an 2000*]. *Recherches sociographiques*, 38(1), 178–179.  
<https://doi.org/10.7202/057112ar>

médiatique canado-qubécois ou de son système de « communications », mais seulement sur son système de radiodiffusion. Enfin, de la manière dont est formulé le sous-titre, « Les communications à l'épreuve de la démocratie », le lecteur s'attend à découvrir comment « la démocratie » permet d'évaluer « les communications ». Or, « la démocratie » est un concept fantôme ; sans du tout la définir ni la caractériser, l'auteur semble présumer que tous ses lecteurs en ont une représentation semblable. Les chances sont très fortes que ce ne soit pas le cas.

Gilles GAUTHIER

*Département d'information et de communication,  
Université Laval.*

---

Union des écrivaines et écrivains québécois, *Développement et rayonnement de la littérature québécoise : un défi pour l'an 2000*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1994, 442 p.

L'ouvrage fait le point sur cinq thèmes relatifs au monde des lettres et du livre, thèmes d'inégale importance si l'on en juge uniquement par le nombre de pages accordé à chacun : 120 et 110 respectivement pour « Avenir de la lecture » et « Spécificité de la littérature québécoise » contre 70 pour « Médiatisation et circulation de la littérature québécoise » et une vingtaine chacun pour « Industrie et économie du livre » et « Mutation de l'écrivain ». Les articles et interventions sont eux aussi inégaux, couvrant de 1 à 25 pages. Les contenus et « manières » varient autant. Le lecteur a droit à un peu de tout servi à toutes les sauces, du cri du cœur au témoignage en passant par l'article de fond. Tout n'est malheureusement pas d'égale valeur. Les « Interrogations sur la réalité de l'autonomie littéraire au Québec » de Marie-Andrée BEAUDET, professeure à l'Université Laval, sont un exemple heureux d'un article de fond dont le caractère « spécialisé » n'ôte rien au plaisir de la lecture. Son étude esquisse, en quelques pages, l'histoire des rapports troubles entre la langue et la littérature au Québec. Les articles de Laurent MAILHOT et de Robert SOULIÈRES, parmi d'autres, comptent au nombre des réflexions de qualité. Côté témoignages et cris du cœur, j'avouerai que les choses ont tendance à se gâter, comme le montre l'ouverture de la communication de Louis CARON :

La littérature est à la base de tout, de la démocratie comme du fonctionnement social normal. Cela fut vrai de tout temps, ce l'est encore. (P. 205.)

Précisons, ce qui n'excuse rien ni personne, que le texte de certains articles « est un résumé qui traduit l'essentiel des propos tenus par le participant invité » (p. 443), résumé dû à la plume de Jean-Pierre GUAY.

Bref, on a droit, au fil de quelque 400 pages, à des lieux communs et à des vues originales. Mais indépendamment de la variété des sujets traités, qui vont des rapports entre l'écrivain, le livre et les médias électroniques à l'enseignement de la littérature, et aussi de la qualité des textes réunis, deux faits surtout retiennent l'attention : l'un s'inscrit au centre même de la problématique générale du livre, telle que le titre la pose ; l'autre, davantage périphérique, si je puis dire, concerne le rôle et l'image de l'écrivain dans la société.

Première observation : quoi qu'on en dise, la littérature francophone québécoise se porte bien, si tant est qu'une telle affirmation ait le moindre sens. En témoignent, non seulement les œuvres elles-mêmes, abondantes (Trop ? C'est du moins l'opinion de Nathalie PETROWSKI) depuis une trentaine d'années, mais aussi le monde du livre ou de l'édition qui, malgré les difficultés dont font ici état libraires, journalistes, bibliothécaires et éditeurs, conserve sa part de l'important marché des produits dits culturels.

Le malaise est ailleurs. Plus profond, plus subtil qu'il ne paraît, il dure depuis bientôt 100 ans, bien que ses symptômes actuels ne soient plus ceux de la fin du siècle dernier ou d'il y a 50 ans. L'histoire est là pour nous le rappeler, le monde des lettres québécoises a le sens et la manie du questionnement et du doute. Je ne signalerai que deux cas, bien connus des littéraires : les polémiques et débats du début de ce siècle sur l'existence d'une littérature canadienne ; ceux, survenus 40 ans plus tard et relatifs à son autonomie, à ses rapports à la littérature mère, débats et querelles dont témoigne, entre autres traces, l'ouvrage, classique désormais, de Robert CHARBONNEAU, *La France et nous*.

Soit, il n'y a rien d'étonnant ni de mal à ce que les lettrés réfléchissent sur leurs pratiques : écriture, enseignement, édition, etc., de même que sur les conditions d'existence de ces diverses activités, et ce d'autant qu'une nouvelle donne vient chaque fois relancer la machine et redonner au débat un air de jeunesse. Ainsi de la radio ou du cinéma, qui, lui aussi, en son temps, devait tout tuer, ou tout faire mourir ; ainsi de la télé, et, plus près de nous, de l'ordinateur, du multimédia, qui tous ont annoncé et annoncent la fin probable ou possible du livre et de l'écrivain tels que nous les connaissons actuellement.

La menace me semble grandement exagérée, et le malaise, selon moi, se trouve plutôt du côté des écrivains eux-mêmes, véritables chiens de garde de la culture lettrée. Et c'est là mon second constat : cette image inattendue, celle de l'écrivain prudent, inquiet, profondément conservateur, agacé par la perspective de perdre ses prérogatives, si minimes soient-elles, de l'écrivain toujours en retard d'un train. Les interventions de quelques-uns d'entre eux font pour le moins sourcilier. Voilà l'écrivain, sous la plume de Louis Caron, en prophète, ni plus ni moins :

Et c'est pour remplir cette importante fonction sociale d'aviseur éclairé que l'écrivain doit avoir une place dans les colonnes des journaux et revues, à l'écran et sur les ondes. Pour préparer l'heure où il élèvera la voix, où il jouera de tout son prestige pour dénoncer une forme ou une autre d'injustice. (P. 206.)

Fort heureusement, les propos de quelques-uns de ses pairs relativisent cette image et les textes ici réunis fournissent au lecteur suffisamment d'éléments pour une évaluation raisonnée, quoique non exempte de passion, du problème du développement et du rayonnement de la littérature québécoise.

C'est un réflexe sain, assurément, que de réagir devant une menace, réelle ou non. Mais réflexe n'est pas réflexion. Le lecteur trouvera un peu de l'un et de l'autre.

Patrick GUAY

CRELIQ,  
Université Laval.